

# LE SPECTATEUR

DE

## L'ORIENT.

---

---

Livr. 7. (25 9bre), 7 Décembre 1853.

---

---

Williams Eton.

Tableau historique, politique et moderne de l'empire ottoman, par Williams Eton, ci-devant consul de sa Majesté Britannique en Russie et en Turquie. Traduit de l'anglais par Lefebvre. 2 vol. in 8<sup>o</sup>, seconde édition. Paris, 1808.

**P**ARMI les nombreux ouvrages qu'enfante chaque jour l'étude de l'Orient, il en est peu d'aussi remarquables que ce livre écrit à la fin du dernier siècle. Fruit d'un long séjour dans le pays et de patientes recherches, il mérite d'être lu par ceux qui, sans rien dérober aux soucis du présent, ont le courage de ne pas fermer les yeux sur l'avenir.

Peu d'hommes en effet ont pu sonder aussi profondément que l'auteur du *Tableau de l'empire ottoman*, les mystères de ce problème qui semble devenir plus obscur à

mesure qu'on s'efforce de l'éclaircir. Histoire, religion, mœurs, gouvernement, finances, forces militaires, causes de la décadence de la race dominante; caractère, état présent et aspirations de la race grecque; position et intérêts des Puissances étrangères, la raison de l'homme politique a su comprendre toutes ces questions et toutes ces situations. Le temps a effacé certaines nuances intermédiaires de son œuvre; mais les grandes lignes ont été saisies avec une si heureuse précision que, malgré les changements notables survenus soit en Turquie, soit en Europe, depuis que le *Tableau de l'empire ottoman* a été tracé, l'Orient y apparaît encore sous un jour plus vrai que partout ailleurs. Ce livre emprunte même à sa date un avantage précieux, celui de pouvoir servir de point de départ à un travail de rapprochement fort instructif. Le lecteur, portant son regard en arrière à la distance de cinquante années, et le ramenant autour de lui, aperçoit une chaîne d'événements qui, à travers la situation présente, conduit au nouvel ordre de choses, où, du point où nous en sommes aujourd'hui, il est facile de la voir aboutir.

Nous voudrions donner une idée complète de l'œuvre de Williams Eton, qui semble n'avoir guère été consultée dans la crise actuelle; mais il faut que nous nous bornions à en relever les parties les plus intéressantes. Nous choisirons les chapitres qui traitent de *l'état politique de la Grèce, et de l'Empire ottoman considéré sous le rapport de ses relations extérieures*; outre l'importance du sujet, c'est là surtout que se révèle une intelligence de la vérité qui semble tenir de l'inspiration chez cet homme singulièrement judicieux. Apprécier les Turcs à leur juste valeur

et découvrir l'abîme où les pousse une fatalité inexorable, n'a jamais été, après tout, une tâche très-difficile; tandis qu'on ne saurait refuser de reconnaître une rare sagacité à l'homme qui annonçait la restauration de l'empire Chrétien, alors que la révolution grecque n'avait pas encore eu lieu et que, tout au contraire, un premier essai de soulèvement était noyé dans des flots de sang, de Tripolitza à Andrinople, de Smyrne à Thessalonique. Le pressentiment de la mission réparatrice que l'Europe aura à remplir d'un jour à l'autre en Orient, dénote aussi un esprit non moins élevé que profond: planant sur les plus grands intérêts du monde Européen, et scrutant les nécessités politiques les plus compliquées, Williams Eton a exprimé la conviction que l'Angleterre et la Russie finiront par s'entendre sur le règlement définitif du sort de ces contrées.

Mais laissons parler l'auteur lui-même et exposer, sans intermédiaire, ses vues et ses considérations; il en résume, dans la préface, les principaux points ainsi qu'il suit:

J'ai tâché de prouver que les intérêts de l'Angleterre et de la Russie sont inséparables, et cette vérité est assez généralement reconnue; mais toutes les fois que l'agrandissement de la Russie, aux dépens des Turcs, a été mis en discussion, ce cas a été presque aussi généralement excepté. En examinant ce point, j'espère démontrer complètement que l'expulsion des Turcs hors de l'Europe, le rétablissement de l'empire grec serait plus avantageux encore à l'Angleterre qu'à la Russie; que, loin d'être une usurpation, cet événement serait un acte de justice; et que d'après le droit des gens, les Turcs n'ont pu, par la durée de leur possession, acquérir la souveraineté sur les contrées qu'ils ont conquises. L'importance de notre alliance avec la Russie devient de jour en jour plus évidente; et j'hésite aujourd'hui moins que jamais, à assurer que le salut de l'Europe tient aux succès de nos efforts pour engager cette Puissance comme partie principale dans la guerre. Les vues des Français sur la Grèce sont maintenant bien connues; et la flotte française menace l'empereur de Russie sur la mer Noire.

Si l'on dit que nous devons, autant qu'il est en nous, prévenir l'accroissement de toute puissance navale, sans contester cette maxime, je soutiens qu'elle n'est point applicable à la Russie; car la nature l'empêchera toujours de devenir redoutable sur la Baltique; mais sur la mer Noire elle peut l'être, et le sera malgré tout ce que nous pourrons faire pour l'empêcher. La question se réduit donc à savoir quel mode, dans son agrandissement, sera pour nous le moins dangereux. Que les Grecs finissent par briser le joug des Turcs, cela est également certain. Si cet événement est provoqué et exécuté par le secours de la France, nous aurons infailliblement dans la Grèce un ennemi. Si c'est par le moyen de la Russie et par notre entremise, les Grecs seront nos alliés. Il est à la vérité possible, mais très-peu probable, qu'un jour ou l'autre nous nous brouillions avec eux; mais la querelle ne saurait être de longue durée, puisque notre intérêt commun tendra toujours à nous rapprocher. Pourquoi donc chercher en vain à nous faire des ennemis, pour empêcher une entreprise dont l'exécution nous donnera probablement des amis?

Lorsqu'on a lu ces lignes écrites il y a plus de cinquante ans et que, passant en revue les événements qui ont eu lieu dans cet intervalle, on a considéré tous les témoignages que le temps est venu apporter en faveur du jugement si sûr de Williams Eton, l'esprit reste confondu du système d'idées que les conjonctures actuelles ont fait naître en Europe. A part ce que l'auteur dit de la France, dont la position a été essentiellement modifiée depuis un demi-siècle, l'avenir, écho fidèle de cette voix, a répondu à toutes ses évocations. La race grecque a soutenu une lutte héroïque, contre laquelle vinrent se briser pendant longtemps toutes les forces de l'empire ottoman; l'Angleterre et la Russie, auxquelles la France s'empressa de s'associer, se concertèrent pour établir un royaume grec; plus tard, lorsqu'Ibrahim pacha, précipitant sa marche sur Constantinople, fut sur le point d'y asseoir, à la place de la barbarie désorganisée des sultans, un despotisme discipliné, ces Puissances se coalisèrent une seconde fois pour épargner aux chrétiens de l'Orient un grand

malheur; enfin depuis huit mois, la Russie a déployé de nouveau le drapeau de l'Orthodoxie, ce symbole de convictions religieuses d'autant plus profondes qu'elles sont intimement liées à des espérances politiques; d'un bout à l'autre, l'Orient est puissamment remué par une grande crise, crise morale plutôt que matérielle, mais recélant des tempêtes, qui pourraient bien, à un moment donné, éclater en une immense révolte; un instant, l'Angleterre s'est encore unie à la Russie pour imposer au Sultan la nécessité d'abdiquer, non pas ses droits de souveraineté, expression peu correcte, mais les excès de sa tyrannie vis-à-vis des chrétiens; cet accord semble rompu; la guerre est déclarée entre la Russie et la Turquie; à la question du protectorat religieux vient de s'ajouter celle de l'émancipation politique; et tandis qu'une grande moitié de tout ce que Williams Eton avait prédit a déjà été accompli par le temps, ce premier ministre de la Providence, ainsi que l'appelait George Canning, tout présage que nous ne sommes plus loin du but annoncé comme immanquable, depuis la fin du siècle passé. Cependant l'idée de l'empire chrétien en est encore, pour la plupart des publicistes européens, à l'état de paradoxe. Recommandée au début de la complication actuelle comme la solution la plus légitime de cette interminable querelle entre le Christianisme et l'Islamisme, elle a été accueillie avec défiance et a semblé un écart d'imagination, plutôt que la conclusion naturelle d'une suite non interrompue de progrès. d'un côté, et d'échecs de l'autre; ou bien, si des esprits plus généreux ont dû convenir que tout n'était pas fiction dans ces espérances, arrosées par le sang de plusieurs générations, ils n'en ont pas moins conclu qu'il était difficile de

traduire tout cela en une politique pratique que l'Europe puisse adopter.

Chose étrange en vérité ! Les événements ont marché, les idées sont restées stationnaires, si elles n'ont pas rétrogradé. La pensée politique, au lieu de régler le mouvement des faits, préfère plutôt en subir le joug. Lorsque tant d'épreuves auraient dû supprimer tous les doutes et raffermir toutes les convictions, on hésite encore devant cette énigme de Sphinx qui ne sera fatale qu'à quiconque ne voudra pas en pénétrer le sens. Voici pourtant un homme qui n'a pas eu besoin de voir ce qu'ont vu la génération actuelle et celle qui l'a précédée, pour comprendre qu'il y avait là tout simplement un duel entre la civilisation et la barbarie, duel dont l'issue définitive ne saurait être douteuse. Il a expliqué comment cette lutte qui, à chacune de ses péripéties, menace de faire perdre à l'Europe son équilibre, ne s'est éternisée que parce que l'Europe n'a jamais voulu porter tout son poids du côté où se trouve le droit et l'avenir. Quoique n'ayant pas assisté à des moments aussi critiques que celui qui, de nos jours, cause tant de perplexités à la diplomatie, il a cru trouver même dans les événements beaucoup moins avancés de son temps, des occasions très propres à faire enfin évanouir ce cauchemar si peu digne de tourmenter le monde de son oppression imaginaire. Nous allons tout-à-l'heure revenir sur la dernière partie de ce grave sujet; mais avant de passer à un ordre de considérations dont l'auteur a fait le couronnement de son système, il convient de nous arrêter pour un instant à l'opinion qu'il a formulée sur la race grecque : elle doit servir, selon lui, de base principale à la restauration de l'empire chrétien. Nous emprunterons encore le texte

de Williams Eton, en laissant ce doyen des avocats de la race hellénique défendre lui-même une cause dont nul n'a mieux démêlé la justice et la force; elle a souvent inspiré des paroles plus éloquentes, rarement elle a produit de plus puissantes convictions.

La situation politique de la Grèce présentait, depuis longtemps, à l'observateur attentif, les symptômes de l'explosion que des événements récents paraissent avoir rapidement provoquée. La Grèce ne peut pas rester davantage asservie sous le joug des Turcs; elle s'élance vers son affranchissement, et aspire à prendre un rang parmi les nations indépendantes de l'Europe. Une époque importante sera celle où elle s'emparera, ou plutôt où elle se ressaisira d'une existence politique. Pour en apprécier les conséquences probables, il est nécessaire d'arrêter son attention sur l'état ancien, comme sur l'état actuel de ce pays fameux. Il faut remonter aux temps où sa splendeur fut éclipsée par les conquêtes des Turcs; percer ensuite cette longue nuit de barbarie et d'oppression où il est resté plongé, pour arriver à l'examen de ces tentatives récentes qui donnent lieu de croire que son reveil approche, et qu'il va reconquérir ses droits.

Après une courte excursion dans le domaine de l'histoire, l'auteur, quittant le passé, déroule à nos yeux les qualités et les sentiments de la race hellénique dans sa position actuelle. Observateur aussi impartial que judicieux, il commence par convenir des défauts des Grecs, défauts qu'il explique et qu'il réduit à leurs véritables proportions.

Quant aux défauts, dit-il, que l'on reproche aux Grecs, quelques uns, sans doute, sont l'effet de leur ancienne corruption; mais la plupart ont leur source dans l'état d'abjection et de servitude où la Turquie les retient. Ce principe de dégradation agissant depuis plusieurs siècles, a dû accumuler ses effets désastreux sur l'esprit des Grecs; mais si ce poids accablant était soulevé, leur âme reprendrait bientôt sa vigoureuse élasticité, et ils ne pourraient pas, sans doute, atteindre tout d'un coup à l'essor sublime de leurs anciens héros; mais on doit croire qu'ils déploieraient la plus grande énergie, si le despotisme qui les écrase de sa main de fer, n'en comprimait pas l'élan. Il est même étonnant qu'ils aient conservé autant de vigueur de caractère, et qu'ils ne soient pas plus avilis. Tels que de généreux coursiers,

ils rongent leur frein, et le joug qui pèse sur eux, les indignent; qu'ils parviennent à le secouer, ils s'avancent à grands pas dans la carrière de la gloire. La vérité de ces observations ne sera pas un problème pour ceux qui envisagent les Grecs sous leurs rapports généraux, comme ne formant qu'un seul peuple, ou qui s'attachent à l'examen des distinctions locales et particulières qui existent entre eux.

Si nous les considérons comme peuple, et en égard à leur civilisation, leur supériorité sur les Turcs est frappante. Ils possèdent à un degré éminent le génie de l'invention. . . Les Grecs sont naturellement orateurs. . . mais ce qui forme un contraste des plus frappants, c'est leur activité, leur légèreté comparée à la gravité cérémonieuse des Turcs. Au milieu d'eux, l'Européen croit être dans sa patrie et parmi des hommes de son espèce. Entre lui et le musulman la distance est énorme; aucun rapprochement n'existe, ni dans les goûts, ni dans les idées. Plus il connaît la langue turque, plus cette différence lui paraît sensible. Il n'en est pas de même des Grecs; plus on vit avec eux, plus on remarque de conformité dans leurs mœurs et les habitudes des autres Européens. Ils sont en général aussi obligeans qu'aimables. A la vérité, ils sont légers, ambitieux à l'excès, et avides d'honneurs. Mais cette ambition qui n'est maintenant qu'une faiblesse, leur inspirera de grandes choses, quand un but plus noble sera offert à leur activité.

Si l'on s'en rapporte à ce que dit M. de Tott au sujet des troubles excités par le patriarche Cyrille, il paraîtrait que les Grecs sont encore imbus de ces préjugés superstitieux qui peut-être ont été la cause principale de leur décadence.

Il faut observer pourtant que ces troubles sont moins l'effet de leur bigotisme que celui des machinations de l'église latine, comme cela est arrivé dans la circonstance citée par le baron de Tott, où il s'agissait d'une bulle du pape dirigée contre l'église grecque.

Les Grecs supportent bien plus impatiemment le joug de la Turquie, que les autres chrétiens. . . Leur esprit entreprenant, quoique tourné en ridicule par quelques écrivains, n'en produit pas moins de nobles actions. Ils n'ont pas oublié leur ancienne gloire. Toutes leurs chansons populaires la rappellent, et ils en parlent comme d'un événement tout nouveau.

Nonobstant ce qui a été dit par leurs détracteurs, leur courage ne saurait être révoqué en doute; il a été mis à d'assez fréquentes épreuves. Ce qu'ils ont fait au service de la Russie, ne doit laisser sur ce point aucune incertitude.

Williams Eton entre ici dans de longues considérations

sur la bravoure, l'intelligence et les autres qualités des habitans des divers districts de la Grèce; sur le caractère particulier des Grecs de Constantinople; sur les nombreux soulèvements de la nation qui ont marqué la seconde moitié du siècle passé, et principalement sur les guerres mémorables soutenues par les Souliotes contre Ali-pacha de Janina, ainsi que sur les exploits maritimes du fameux Lambro Catsoni. Nous supprimerons ces détails, auxquels les événements survenus depuis lors ont fait perdre beaucoup de leur intérêt et de leur importance. Les faits d'armes éclatans de la dernière guerre de l'indépendance, les vertus civiques qui l'ont illustrée, la constance que le peuple a déployée au milieu de malheurs inouis; enfin, cet admirable mouvement de vie intellectuelle, ces immenses progrès dans la sphère des intérêts matériels qui sont venus couronner le court répit dont la nation a joui après les désastres de la révolution, n'ont-ils pas dépassé plutôt que démenti les espérances que Williams Eton se croyait fondé à concevoir sur l'avenir de la race grecque à une époque si précoce de sa régénération? Mais nous ne saurions nous dispenser de reproduire ici la manière dont il explique le divorce fatal qui s'est établi en Turquie entre la race conquérante et la race conquise, et qui a préparé de longue main à cette dernière le jour d'une revanche infaillible. Jamais flétrissure plus cruelle n'a été infligée à l'ineptie du despotisme ottoman; jamais aussi peut-être raisonnement plus logique n'a mieux constaté le droit à l'émancipation des chrétiens de l'Orient.

On a dit qu'une longue possession donne un droit incontestable à la souveraineté d'un pays, et que celui des Turcs a été reconnu par toutes les nations, dans les traités conclus avec eux.

De pareils traités, où aucune des deux parties n'a pu légaliser l'usurpa-

tion, ne peuvent être obligatoires pour les Grecs qui n'y ont point participé.

Quand une nation en subjugué une autre et qu'insensiblement elles se confondent par l'usage des mêmes droits, de la même religion, du même langage, par une longue succession de mariages, ces deux nations finissent par n'en plus former qu'une seule. Pourrait-on aujourd'hui distinguer en Angleterre, les indigènes des Romains, des Saxons, des Danois, des Normands et de tant d'autres étrangers? Non, il sont tous Anglais.

Les Grecs ont été conquis par les Turcs; mais ceux-ci les ont attaqués sans provocation, comme ils ont attaqué toutes les autres nations asservies à leur joug. Ce ne fut pas une guerre ayant pour objet la réparation d'une insulte, la défense d'un allié, le maintien du pouvoir; ces guerres finissent quand on a touché au but. Ce fut une guerre inspirée par l'ambition de conquérir, dont le principe était un droit prétendu à la domination universelle; une guerre fondée sur des motifs qui lesaient de tous les souverains autant d'usurpateurs, et prescrivaient, comme un devoir, leur chute du trône et leur assassinat. Le droit des gens peut-il légaliser de pareilles conquêtes? sont-elles autre chose que de violentes usurpations?

Les Grecs soumis n'ont jamais participé aux droits et privilèges de leurs vainqueurs, à moins qu'ils n'abjurassent leur religion et ne renouçassent à leur pays. Ils sont devenus esclaves; et les Turcs, d'après leur code sanguinaire, ayant toujours le droit de mettre à mort leurs prisonniers, ceux-ci et leur postérité sont obligés de racheter annuellement leurs têtes; ils sont exclus de toutes les charges. Le mariage d'un Grec avec une femme Turque, et même la cohabitation avec une prostituée de cette nation, sont des délits punissables de mort. Traités à tous égards comme des ennemis, on les distingue toujours par leur nom national, et un Turc n'est jamais appelé Grec, fût-il établi dans le pays de temps immémorial. Le témoignage des Grecs, dans une cour de justice, est compté pour rien, si un Musulman dépose en sens contraire. L'habillement des Grecs diffère aussi de celui des Turcs; il leur est défendu, sous peine de mort, d'être vêtus comme ceux-ci; leurs maisons mêmes sont peintes d'une couleur différente. Enfin ils sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient à l'époque de leur asservissement, formant une nation absolument distincte, et ayant ainsi le droit qu'ils avaient alors, de se dérober au joug des féroces usurpateurs de leur pays, dont la conduite à l'égard des nations qu'ils ont vaincues, mérite l'éternelle exécution du genre humain.

Ce portrait de la tyrannie turque est encore à l'heure qu'il est d'une parfaite ressemblance. Mais ce qui mérite

surtout une attention particulière, ce sont les principes émis par Williams Eton sur les vices imprescriptibles de la domination musulmane, et qui la mettent hors la loi commune des nations civilisées; car ces principes ont reçu depuis lors une consécration pratique dans des actes solennels de la politique des grandes Puissances. Sans remonter jusqu'à l'exclusion formelle dont la Turquie fut l'objet, en 1815, à l'occasion de la garantie générale qui assura à cette époque la position de tous les autres Etats européens, nous trouvons dans des temps moins éloignés de nous des pronostics encore plus significatifs de la condamnation que l'Europe se prépare à prononcer enfin contre cette usurpation indélébile qui porte le nom d'empire Ottoman. Lors du règlement des affaires de la Grèce, les Puissances ont couvert de leur approbation le principe de la confiscation générale des biens particuliers des Turcs prononcée par les assemblées nationales; à l'égard de toute autre nation, un tel principe aurait été taxé d'iniquité exorbitante; en l'appliquant aux Turcs, l'Europe a voulu évidemment marquer qu'à ses yeux ces acquisitions avaient un caractère de violence flagrante qu'une possession quatre fois séculaire ne suffisait point à valider. Plus tard, il est vrai, les Puissances ont parlé de l'intégrité et de l'indépendance de la Turquie, mais on sait maintenant à quoi s'en tenir sur la portée de ces mots appliqués à la situation politique de l'empire ottoman.

D'un côté, la Russie revendique sur une grande moitié des sujets de l'empire, ce protectorat religieux qui a tout-à-fait l'air d'une quasi-souveraineté politique, et qui néanmoins a déjà été accepté en principe par les autres Puissances; d'un autre côté, l'Angleterre, par la voix de

sa presse et de ses hommes d'Etat, ne cesse de proclamer la nécessité d'une émancipation politique, qui serait en même temps un autre moyen de triomphe pour l'orthodoxie; n'avons-nous pas entendu un des principaux ministres de S. M. Britannique déclarer tout dernièrement, qu'en parlant de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman, on ne devait pas rattacher à ces mots le sens qu'ils auraient si l'on parlait des autres Etats européens, et qu'il était temps de songer au redressement de ce solécisme politique d'une minorité mahométane exerçant un pouvoir despotique sur douze millions de chrétiens?

Ainsi, en dépit de ses stipulations, et tout en protestant qu'elle ne voit pas comment elle pourrait traduire nos vœux en une politique pratique, l'Europe entreprend néanmoins de démolir petit à petit l'édifice de la domination musulmane; elle veut lui enlever sa suprématie religieuse, par le protectorat, elle croit indispensable d'abattre son exclusivisme politique, par l'émancipation. Cette œuvre de destruction et de reconstruction, Williams Eton l'avait prévue depuis long temps; seulement il en a mesuré d'abord toute l'étendue et indiqué d'avance l'événement final. S'il faut admirer en effet la sagacité qui caractérise son jugement sur les moyens et les tendances de la race grecque, la certitude avec laquelle il a parlé de l'action commune providentiellement réservée à l'Europe dans les affaires d'Orient, n'est pas moins digne d'admiration. Depuis lors un changement notable s'est opéré dans les rapports des deux grandes Puissances de l'Occident: la France, cessant une longue rivalité (\*) s'est ral-

(\*) A propos de cette rivalité qui séparait, au commencement du siècle,

liée de plus en plus nécessairement au système politique de l'Angleterre. Mais la situation de cette dernière vis-à-vis de la Russie, sauf quelques dissentiments momentanés, est restée en définitive telle qu'elle était fixée par l'auteur dès la fin du dernier siècle.

La Russie, la plus puissante, comme la plus naturelle et la plus utile alliée de la Grande-Bretagne, a ses intérêts si intimement unis aux siens, que leurs combinaisons et leurs mouvements politiques ne doivent jamais être séparés. . . . La Russie n'est point notre rivale sur les mers; nous ne sommes pas la sienne sur le continent: elle a besoin de nos flottes comme nous avons besoin de ses armées. Les alliances que ses intérêts lui indiquent sont précisément celles qu'une saine politique nous proscriit: nous ne rivalisons en rien, et la prospérité de l'une des deux Puissances ne peut qu'ajouter à la force de l'autre.

Les cinquante années qui ont passé sur ces considérations ont plutôt ajouté à leur mérite qu'elles ne l'ont atténué. Plus que jamais l'Angleterre peut se dire aujourd'hui la maîtresse des mers, en aucun temps la prépondérance continentale de la Russie n'a été moins contestée. Au premier coup d'oeil, cet accroissement de leurs forces respectives semble avoir pris des proportions menaçantes pour la paix du monde, et l'Orient paraît destiné à devenir le champ clos où les deux colosses qui se sont si long-

---

cle, la France et l'Angleterre relativement aux affaires d'Orient, il est curieux de voir la guerre que la traducteur de Williams Eton lui fait et qui du reste lui était bien due pour l'acharnement avec lequel l'auteur anglais poursuivait, de son côté, la politique française. Dans une de ses notes Lefebvre s'écrie: « Malheureux Grecs! nous vous affranchirons sans vous donner un maître! Vous aurez un gouvernement fondé sur la raison et la justice, dégagé des entraves aristocratiques dont les Anglais s'honorent! généreuse coalition des rois! ne souffrez jamais un pareil crime. » En général, l'empire chrétien semblait avoir alors plus de chances encore qu'aujourd'hui; en lisant l'ouvrage qui nous occupe, on se croit à la veille de voir s'accomplir ce grand événement.

temps mesurés de loin vont enfin s'entrechoquer. A l'immensité et à la solidité toujours croissante de ses ressources, aux avantages que lui donnent, en Orient, sa position géographique et ses croyances religieuses, la Russie, par sa dernière démonstration, a su ajouter une nouvelle force en mettant en mouvement un levier, dont aucune Puissance ne pourrait partager avec elle l'emploi; de plus elle a pris une position militaire qui peut livrer à sa merci toute la partie continentale de l'empire ottoman. D'autre part l'Angleterre, non contente de l'ascendant que lui assure sur toute l'étendue des contrées maritimes de l'Orient une force navale irrésistible, a cru devoir se donner un appui moral d'un grand attrait en faisant luire aux yeux des chrétiens l'espoir de l'émancipation politique, et elle vient de prendre également une attitude militaire qui semble mettre à sa disposition toute la partie méridionale de l'empire. Dans cette dualité que représente l'Orient, la Russie domine, du côté du nord, par le continent et par la question religieuse, impliquant la question politique; l'Angleterre commande, du côté du sud, par le pays maritime et par la question politique, impliquant la question religieuse; l'une a pu se ménager sinon l'alliance, du moins la neutralité de la Prusse et de l'Autriche; l'autre a l'avantage de voir flotter à ses côtés ce drapeau de la France, qui, par les souvenirs de Navarin et de Morée, et par la magie de la civilisation dont il est à nos yeux le plus brillant symbole, aura toujours le privilège d'exciter de grandes sympathies en Orient. Il y a, nous le répétons, dans la diversité de ces forces, de ces idées, de ces positions une parité de puissance qui a toutes les apparences d'un choc ou d'un partage. Mais sous la dis-

sidence extérieure des ces arbitres du monde, on voit percer une singulière conformité d'intérêt à épargner à l'Orient une pareille catastrophe, et leur antagonisme momentané cache un besoin de rapprochement bien plus durable, dans le but de conserver l'intégrité et l'indépendance de ce pays. La Russie pourrait certainement dicter la loi au continent oriental, l'Angleterre pourrait tout aussi facilement planter son pavillon à Ténédos et aller même plus avant. Tout ceci est très-possible sans doute; mais les possibilités matérielles sont souvent condamnées à se neutraliser mutuellement, ou à s'arrêter devant des considérations d'un ordre plus élevé. Constantinople, maîtresse des deux détroits, vaut bien un empire, on l'a souvent dit; aurait-elle la même valeur politique et commerciale, continentale et maritime, et mériterait-elle toutes les éventualités que sa conquête et sa conservation sont de nature à susciter, si elle se voyait bloquée perpétuellement du côté du sud et privée pour ainsi dire du principal organe de sa respiration? Et puis livrer l'Archipel avec ses annexes, ce n'est pas seulement faire acte d'aliénation territoriale, c'est aussi exposer une partie notable de l'orthodoxie, c'est risquer de perdre, à tout jamais, une influence séculaire et utile. Au point de vue de l'Angleterre, une occupation perpétuelle et dispendieuse qui n'augmenterait point les débouchés de son industrie et n'ajouterait rien à la portée de sa puissance, une position singulièrement tendue et peu profitable vis-à-vis d'un ennemi vigilant et ayant l'avantage de s'appuyer sur le corps principal de ses forces, serait également une perspective dont une politique renommée pour sa sagesse pourrait difficilement s'accommoder.



Nous n'avons garde de pousser plus loin ces observations; nous ne les avons hasardées que pour faire mieux sentir toute la justesse des opinions émises par Williams Eton sur la situation et les intérêts des grandes Puissances en Orient; et nous terminerons ici ce compte-rendu par une dernière citation d'un passage dans lequel l'esprit élevé et le cœur généreux de l'auteur du *Tableau de l'empire ottoman* a su résumer tous les sentiments et toutes les espérances de la race hellénique mieux sans doute que nous ne pourrions le faire nous-mêmes.

L'existence du despotisme ottoman est un affront pour l'humanité. La voix impérieuse de la justice demande la délivrance des Grecs opprimés, et la restauration de leur empire. Mais ce n'est pas à la destruction des maux actuels que nous devons borner nos vues. Nous devons aussi contempler, avec un noble orgueil, la substitution d'un ordre de choses, fondé sur les principes de l'humanité et de la justice. Qui ne se sent pas transporté de joie, en songeant que la lumière, les arts, les talents militaires, n'attendent, pour revivifier la Grèce, que le coup généreux qui brisera le sceptre de fer sous lequel elle gémit? L'empire Grec, allié, libre et indépendant de la Russie et de la Grande-Bretagne, formera le lien de leurs relations sociales: cet empire, par les avantages de sa situation, et par le génie de ses habitans, prenant un essor hardi et heureux, arrivera bientôt à une haute prééminence parmi les nations...

P.

---

## Réponse au Constitutionnel.

Dans ses numéros du 8 et 9 novembre, le Constitutionnel contient un article remarquablement écrit, où l'on cherche à établir, entre la Turquie et la Russie, une com-

paraison tout à l'avantage de la première. Voués exclusivement à la défense des intérêts helléniques, notre rôle est trop modeste pour nous élever à la prétention de défendre la Russie contre le Constitutionnel.

C'est aux historiens de cette nation; à ses hommes d'Etat, à ses savans (et elle n'en manque pas) à rétablir les faits, à éclairer le monde sur le degré de civilisation auquel elle a atteint.

Quant à nous, nous n'avons à nous occuper que de la Turquie; c'est là ce qui nous touche; la défense des intérêts des populations chrétiennes de cet Empire nous commande d'essayer une réfutation des assertions, fort erronées selon nous, émises en faveur des Osmanlis: Quant à la Russie, nous n'en connaissons que ce que nous connaissons des autres grands Etats Européens. Mais nous en savons assez, pour prouver que l'article auquel nous répondons pêche pas sa base; qu'il est impossible d'établir la moindre comparaison entre la Turquie, dont l'état anormal a été récemment si bien défini par un des premiers hommes d'Etat d'Angleterre (a), et la Russie, pas plus qu'avec tout autre pays chrétien. La Russie est un Etat qui s'avance dans la civilisation, guidé par les mêmes principes sur lesquels repose la civilisation des Etats modernes. Si elle présente aujourd'hui quelques anomalies, c'est une exacte reproduction de ce qui existait autrefois dans l'Occident, et que l'esprit chrétien a peu à peu extirpé. L'esclavage, que nous retrouvons aussi aux Etats-Unis, et qui en Russie devrait plutôt s'appeler servage, a partout existé dans le moyen-âge chrétien; il n'a définitive-

---

(a) Voir le discours de M. Gladstone au meeting de Manchester.

ment disparu, qu'à la fin du dernier siècle, dans les états les plus civilisés de l'Europe. Personne d'ailleurs ne contestera les nobles efforts des Empereurs pour son extinction graduelle, efforts qui sont bien plus honorables que le fameux compromis de feu M. Clay. Quoiqu'il en soit, ces anomalies ne prouvent qu'une chose, c'est que la Russie est plus jeune en civilisation que les autres pays de l'Europe. Mais cette civilisation repose sur les mêmes principes, car en Russie, où toutes les religions sont tolérées, il n'y a aucune distinction légale entre les membres des diverses communions (les serfs appartiennent tous à l'église dominante) et non seulement les catholiques et les protestans, mais encore les mahométans eux mêmes, peuvent arriver à toutes les fonctions et à tous les honneurs publics.

Il en est tout autrement chez les Turcs. Rien d'analogue ne se retrouve, à aucune époque, dans l'histoire des sociétés de l'Europe. C'est un état de choses tout exceptionnel et qui ne comporte aucune comparaison. Voici pourquoi nous prétendons que le travail du savant collaborateur du Constitutionnel pêche par sa base. En Turquie, il y a deux populations, la population mahométane et conquérante, et la population chrétienne ou conquise. La distinction y est toute religieuse. La nation active, ce sont les mahométans, auxquels il est en vérité bien difficile d'assigner une nationalité, car ils se sont recrutés peu à peu, d'abord de divers peuples barbares, ensuite de chrétiens convertis par la force. Voilà ce qui constitue aujourd'hui ce qu'on appelle improprement le peuple turc; en effet, ce n'est qu'une caste religieuse, dominante dans le pays qui forme l'Empire ottoman. Leur gouvernement est un gouvernement religieux, en ce sens qu'il n'admet

que des citoyens de la religion de Mahomet, et qu'il a pour Loi le Coran. Il n'y a de positions officielles que pour les Mahométans, qui seuls aussi ont le droit de porter les armes. A côté de cette population, il y a la population conquise, les Chrétiens, inférieurs en nombre en Asie, mais quatre fois plus nombreux en Europe. Les chrétiens ne sont pas esclaves suivant le sens qu'on donne à ce mot. Leur position ne ressemble pas non plus à celle des serfs. Ce sont des hommes libres, mais d'une condition légalement inférieure à la condition des Turcs. On leur permet de vivre pour travailler, mais on ne leur permet pas de prendre part à l'exercice des droits des citoyens actifs; ils sont traités comme des étrangers, ou plutôt comme les Israélites étaient traités au moyen-âge dans quelques pays de l'Europe. On leur permet de croire en Dieu comme leurs pères, mais le mépris qu'on a pour eux est le fond de ce qu'on appelle la tolérance des Turcs. Il ne leur est pas permis de se vêtir comme les Mahométans, ni d'aller à cheval dans certaines villes; et, ce qui est exorbitant, leur témoignage n'est pas reçu devant les tribunaux, contre le témoignage d'un mahométan. Si beaucoup de Grecs ont occupé des emplois importants et dirigé les relations extérieures, on ne leur a pourtant jamais conféré les grades de la hiérarchie administrative intérieure. On ne leur a accordé que le titre de grand-interprète, et quelques places diplomatiques à l'extérieur, places auxquelles les Turcs n'attachaient, jusqu'aux derniers temps, qu'une médiocre importance.

Telle étant l'étrange anomalie que présente la population de l'Empire turc, l'auteur de l'article qui nous occupe, cherche à établir que depuis l'acte de Gul-hané et le Tanzimat, l'état de choses préexistant a tout à fait chan-

gé, « une transformation radicale, selon lui, se serait opérée dans l'administration, dans les finances, dans l'esprit public surtout du peuple Turc. Son armée s'élèverait à un effectif de 500,000 hommes, dont 210,000, seraient en face de l'ennemi en Asie et en Europe, elle posséderait un matériel de guerre considérable et une flotte respectable. » Toutes ces merveilles dateraient de la réforme.

Mais que ces apparences sont loin de la réalité ! C'est prendre les convulsions d'un agonisant pour les manifestations d'une forte vitalité. L'acte du Gul-hané tant prôné, le Tanzimat, ne sont que des concessions que la Turquie, se défiant de ses propres forces et sentant le besoin de s'appuyer sur l'Europe, a cru devoir faire aux idées de cette dernière. Si par une réforme administrative, ses hauts fonctionnaires ont perdu une partie de leur pouvoir arbitraire, ils ont bien vite remplacé la force par la ruse ; le désordre, la confusion, tranchons le mot, l'anarchie en a été la suite dans les provinces. Cela est du reste très-naturel, surtout pour la Turquie d'Europe, et partout où l'élément chrétien est en majorité : car, subissant un joug arbitraire, ce n'est que par une main de fer qu'il pourra être comprimé ; les finances ! il leur sied bien, aux Turcs, de parler de leurs finances ; c'est le produit de la sueur des chrétiens ; leur esprit public ! en effet, il y a un esprit public qui se manifeste, qui force même la Porte à soutenir la guerre actuelle ; mais que l'on ne s'y trompe pas, c'est le vieil esprit mahométan, c'est l'esprit des masses fanatiques qui voient dans le Tanzimat la cause de leur dégénération et de leur faiblesse, dans les innovations et les réformes tant prônées, le reniement des préc-

piés du Coran. Leur armée régulière, c'est un corps sans âme. Commandée en grande partie, par des étrangers ou par des renégats en qui les vrais musulmans n'ont aucune confiance, et composée d'officiers ignorans et de soldats contraints par la force à faire partie d'une organisation qui offense la loi de leur prophète, elle se dispersera au premier revers qu'elle subira. Quant aux troupes irrégulières, exaltées par le fanatisme religieux, elles se battront peut-être avec courage, mais, qu'on ne l'oublie pas, leur triomphe serait l'abolition du Tanzimat et de toutes ces innovations tant vantées, et le retour aux vieilles habitudes musulmanes. Quant au budget turc, nous sommes les premiers à convenir que ce n'est pas la véritable représentation fiscale de cet Empire. Mais c'est le maximum auquel il sera donné aux Turcs d'atteindre, tant que la principale partie de la classe productrice et imposée, la population chrétienne, formera une classe à part, une classe de parias destinés à travailler pour leurs maîtres barbares.

Ce qui est encore digne de remarque, c'est que les embarras financiers de la Turquie ont commencé du jour où, par suite du Tanzimat, les confiscations ont été abolies. Auparavant, les pachas s'enrichissaient par toute sorte de rapines, mais la plupart du produit de ces dilapidations aboutissait au trésor par suite de la confiscation de leur fortune. Aujourd'hui la ruse a remplacé la force, les pachas s'enrichissent de même, mais la Porte ne profite plus de leurs dépouilles.

Maintenant, deux mots tant sur le commerce que sur la marine marchande des Turcs. Et d'abord, le chiffre très-considérable des importations, que nous acceptons tel qu'il

est donné, représente, non seulement l'importation de la Turquie, mais aussi celle de l'Empire Persan. Quant à la marine marchande, nous acceptons également le chiffre qu'on nous donne, mais nous demandons si dans toute la Turquie, il y a une seule maison de commerce turque? Nous prions le savant collaborateur du Constitutionnel de vouloir bien s'informer combien de navires marchands appartiennent à des armateurs *turcs*, et combien il y a de *turcs* parmi les matelots qui montent les 34 à 40 mille voiles qu'il nous signale. L'auteur qui nous occupe nous dit encore en parlant d'instruction publique, qu'il y a un élève sur trente habitans (chrétiens) en Turquie. Que ne nous dit-il aussi sur combien de mahométans il y a un élève, et en quoi consiste l'instruction qu'on donne aux jeunes *turcs* dans les Medressés? Que ne nous dit-il également combien le Gouvernement Turc dépense par an pour l'instruction des élèves chrétiens?

Où il y a progrès en civilisation en Turquie, seulement les *Turcs* n'y participent pas. Le commerce est entre les mains des chrétiens, ainsi que la marine marchande. Les chrétiens s'instruisent en se cotisant. Ferait-on au Gouvernement turc un mérite de ce qu'il ne ferme pas les écoles des chrétiens, de ce qu'il ne s'empare pas de leur fortune et de leurs navires?

Résumons-nous. L'Empire turc est habité par deux peuples: l'un, en possession du pouvoir et des armes, indolent, fanatique, considérant les chrétiens comme des êtres inférieurs, stationnaire par nature, dégénère de jour en jour; l'autre, le peuple chrétien, patient, laborieux, maître de l'industrie, du commerce et de la marine, s'instruisant et s'enrichissant malgré les *Turcs*, ses oppresseurs,

malgré la condition de paria dans laquelle il se trouve placé, supporte avec impatience le joug de fer qui pèse sur lui et ne saurait jamais sympathiser avec ses oppresseurs. Attribuer à l'excellence de l'administration turque les progrès des chrétiens, c'est intervertir les faits d'une manière bien étrange. Nous ne nions pas que le *Tanzimat* n'ait en quelque sorte aidé au progrès des chrétiens, mais voilà précisément pourquoi toutes ces innovations sont si antipathiques aux *Turcs*. Enfin, au lieu, d'une grande nation homogène, la Turquie nous présente deux grands élémens dans un perpétuel antagonisme, et une diversité de principes religieux qui en rend la fusion impossible. Elle nous offre une lutte continuelle entre l'intelligence et la force brutale, la civilisation et la barbarie, le christianisme et le mahométisme.

B.

---

## L'île de Candie.

Les deux îles les plus importantes de la Grèce, depuis que la population de Sicile a cessé d'appartenir à la race hellénique, sont sans contredit Candie et Chypre.

Elles occupent les deux extrémités du grand bassin grec. La première, plus rapprochée de l'occident, a de tout temps nourri un peuple aimant la guerre. Elle fut la pa-

trie de Jupiter, et donna à la Grèce, dans l'antiquité la plus reculée, son premier législateur. La seconde, à l'extrémité orientale, fut le séjour chéri de la déesse Vénus, la patrie de la volupté. D'une étendue presque égale, elles se distinguent toutes les deux par la richesse et par la variété de leurs productions, et par la beauté de leur climat. Elles ont encore ceci de commun que, ayant subi tour à tour le joug des Arabes et la domination franque, elles ont toutes deux conservé intactes la nationalité et la langue grecques.

L'île de Candie, dont nous nous occupons ici, située au Sud du Péloponèse, a pris une part très active à la guerre de l'indépendance. Plus exposée que les autres contrées de la Grèce, elle ne fut pourtant pas complètement subjuguée par l'armée Egyptienne, et ce n'est que par suite des protocoles de Londres, que la forteresse de Graboussa fut évacuée par la garnison hellénique. C'est la seule contrée grecque qui, depuis la pacification, fit, en 1841, une généreuse mais inutile tentative pour recouvrer son indépendance.

La population de Candie est toute grecque, car les mahométans de cette île ne sont que les descendants des chrétiens que l'oppression des Turcs a forcés d'embrasser l'islamisme, mais ils ont conservé la langue et les mœurs de leurs compatriotes chrétiens. Autrefois, sous la domination vénitienne, elle était bien plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

L'île de Candie possède 3 villes et 1182 bourgs, villages et hameaux, ainsi que 41 couvents, et une population de 265,000 âmes, réparti comme eil suit.

Districts.	nombre de villages	Babitaus.	
		Chrétiens	Mahométans
Kissamos.	113	25000	4000
Selinon.	78	8000	2000
Kydonia	124	15000	5000
Ville de Canée		4000	8000
Apocorona..	62	5000	1500
Sphakia.	26	4000	
Bethymnos.	83	10000	7000
Ville idem.		2000	4000
Saint-Basile	54	7000	3000
Milopotamo.	98	10000	3000
Aeari.	41	6000	2000
Pyrgiotissa.	21	2000	1000
Malevissi.	29	5000	2000
Kainonrio.	56	8000	2500
Temenos.	15	2000	1000
Ville d'Héracléon.		5000	10000
Monophèti.	93	15000	3000
Pediada.	85	13000	4000
Arcadie.	51	8000	3000
Lassithi.	20	5000	
Mirabello.	43	8000	2000
Ierapetros.	22	4000	1500
Sitia.	68	15000	5000
	1182		
Couvents.	41	3000	
		189000	76500

Les Crétois sont de très bons soldats. Ayant pris part à la guerre de l'indépendance, exposés aux invasions de l'armée Egyptienne, ils n'ont pourtant déposé entièrement les armes qu'en 1830. Divers corps de Crétois ont combattu dans le Péloponèse et sur le continent grec, et surtout dans l'Attique. L'armée grecque compte aujourd'hui même dans ses rangs, beaucoup d'officiers crétois très distingués.

L'île de Candie produit de l'huile, de la soie, de la cire, des raisins secs, des caroubes, des oranges et des châtaignes ; ses olives, ses fromages, ses oranges, ses mar-

rons, sont renommés. Le savon qu'on y fabrique est également très recherché dans tout l'Orient pour sa bonne qualité. Outre les fabriques de savon, il y a des tanneries, des forges et diverses autres industries. Le commerce de l'île est assez important, et elle exporte annuellement, à peu près,

Huile	—	ocques	6,500,000
Savon	—	"	1,008,000
Soie	-	"	15,000
Vallonnée		"	600,000
Amandes		"	50,000
Raisins secs		"	100,000
Caroubes		"	3,000,000
Fromages		"	50,000
Chataignes		"	40,000
Oranges		pièces	2,000,000

et divers autres articles d'une moindre importance.

Malgré la guerre de l'indépendance, et le régime oppressif des Turcs, les Crétois n'ont pas négligé leur culture intellectuelle. Certes, Candie a été loin d'égaliser les efforts que firent, avant 1821, Ianina, Chios, Smyrne et Kydonies. C'est que les richesses accumulées par le commerce, servirent d'aliment au patriotisme et permirent la fondation de ces grandes écoles qui aidèrent si puissamment à la régénération de la race hellénique. Mais adonnés à l'agriculture et au petit commerce, les Crétois, tout en jouissant de quelque aisance, n'ont jamais compté parmi eux de ces commerçans à grandes fortunes, dont l'initiative et les sacrifices sont indispensables pour la fondation de grands établissemens d'instruction. Quelques jeunes gens de Candie fréquentèrent, avant la révolution, ces

grandes écoles; mais sur l'île, à l'exception de quelques couvents, et surtout du Monastère Arcadi, qui possède une riche bibliothèque, et où l'on instruisait les jeunes gens, il n'y avait que 4 écoles primaires, et 3 écoles où l'on enseignait les lettres grecques. Aujourd'hui la ville de Canée possède 2 écoles supérieures, 2 écoles primaires pour garçons et une pour filles. Réthymnon et Héraclion possèdent également chacune deux écoles supérieures, et des écoles primaires pour garçons et pour filles, et il existe des écoles primaires dans la plupart des districts indiqués dans le tableau ci-dessus. Inutile d'ajouter que toutes ces écoles sont entretenues par les chrétiens, sans la moindre participation du gouvernement.

Il est prouvé par ce que nous venons d'exposer, que l'île de Candie, pays essentiellement grec, est aujourd'hui même exclusivement habitée par une population grecque, chez qui, comme chez toutes les populations chrétiennes de l'Orient, il s'opère un mouvement de progrès intellectuel et matériel, progrès régénérateur qui doit bientôt faire monter la race hellénique au niveau des nations les plus civilisées du globe.

B.

---

## Au Wanderer.

Nous lisons dans le *Wanderer* de Vienne (21 oct.) un article virulent, dirigé contre le *Spectateur*, et signé des initiales mb. Son auteur dit que les Grecs ont été tant choyés et caressés par le monde entier, que maintenant

qu'ils se voient négligés de tous, ils finissent en désespoir de cause, par se caresser eux-mêmes. La preuve que nous ne sommes pas si friands de caresses, c'est que nous appelons nous-mêmes l'attention sur cet article, qui n'est rien moins que caressant. Son titre « Utopies helléniques » dit assez l'esprit qui l'a dicté. — mb trouve fort égayant que les Grecs s'attribuent une population de six millions, et plus encore, qu'ils prétendent descendre des héros des Thermopyles, lorsqu'il est plus que douteux qu'un seul Grec ait échappé à la sentence de mort prononcée par Fallmèreier. Ces idées, et le style tant soit peu fleuri dont elles sont exprimées, nous font presque soupçonner le quartier d'où partent ces traits, et nous rappellent involontairement certaines histoires, dans lesquelles les sophismes ingénieux et le clinquant poétique de la parole ne rachètent l'absence ni de l'exactitude historique, ni de la saine critique dans l'appréciation des faits.

mb trouve fort mauvais que nous ayons fait monter à 6,400,000 tous les Grecs qui habitent la Turquie d'Europe, la Grèce libre, les îles de l'Archipel, l'Etat Jonien, les colonies nombreuses, et l'Asie-Mineure depuis l'extrémité du Pont jusqu'à celle de Pamphylie, y compris aussi les Albanais chrétiens de l'Épire et les Vlaques du Pinde, tandis qu'il n'y a presque pas de géographie qui n'accorde 4 millions d'habitants aux deux provinces du Danube, et tout autant à la seule province de Bulgarie. Nous avons puisé nos renseignements aux sources les plus dignes de foi, et chez les hommes les plus compétents de chaque pays habité par des Grecs. Les statistiques spéciales et détaillées que le *Spectateur* continue à donner, sont des pièces qui corroborent nos assertions, et qui

prouvent que nous sommes plutôt restés au dessous de la vérité. Que quiconque est mieux renseigné, veuille bien nous instruire de notre erreur, mais en exhibant en même temps ses titres à notre confiance.

Après nous avoir agréablement plaisantés sur le nombre et l'origine des Grecs, mb, prenant un ton plus sévère, demande pourquoi, si les Grecs sont deux fois aussi nombreux que les Turcs de l'Europe, s'ils descendent en ligne droite des héros morts aux Thermopyles, ils ne se lèvent pas pour écraser sous leurs pattes de lion la souris musulmane, au lieu de ramper dans la poussière sous la magnificence du glorieux Padishah? mb a la mémoire bien courte! Le temps n'est cependant pas si loin où ceux qui rampent dans la poussière y ont ramassé leurs charrues et les tronçons de leurs chaînes, et s'en sont fait des armes, dont ils se sont servis pour sceller de nouveau leur titre de parenté avec les combattans de Léonidas. Les ossements de plus de cent mille Turcs, qui ont suivi Dramali et Omer Vrioni à leur entrée dans le Péloponnèse et la Grèce occidentale, mais non à leur sortie, blanchissent encore les sommets de la péninsule et les plaines de l'Étolie; et il est presque aussi peu permis aujourd'hui d'ignorer les noms des Miaoulis, des Canaris, des Botzaris ou des Nikitas, que de ne pas savoir qui était Thémistocle ou Cimon. Mais dans un autre temps, un écrivain qui ne laissait pas les beaux sentiments dominer son sang-froid, n'a-t-il pas choisi le moment même où Missolonghi étonnait l'Europe de l'éclat de sa catastrophe, pour essayer d'enlever aux Grecs le prestige de leur origine? La question est du reste bien moins de savoir si les Grecs d'aujourd'hui portent avec raison le nom des Hellènes d'au-

trefois, que s'ils le portent avec dignité; s'ils fondent leurs prétentions sur des preuves historiques, que s'ils les ont justifiées par leurs actes; si ce nom enfin n'est pas un fardeau qui les écrase, mais une obligation à laquelle ils savent faire honneur.

Faisant fi du passé, mb ne considère que le présent, et ne s'inquiète que de l'avenir. Pourquoi donc ces six millions de héros ne se lèvent-ils pas dans leur force herculéenne pour renverser le croissant? Parcequ'on les retient de force, parcequ'on suspend sur leur tête, prêt à éclater, le courroux de l'Europe, qu'on les menace de débarquements et de flottes, et de la perte de leur plus chères espérances en l'avenir. S'ils entendent la voix du patriotisme, ils ne sont pas sourds à celle de la prudence, et savent que le nombre ne fait pas seul la force. Ils possèdent certes tous les éléments qui peuvent faire d'eux, réunis à leurs frères d'infortune et d'esclavage, les autres chrétiens de l'Orient, un peuple respectable, et bien plus capable de se faire respecter que les Turcs, dont la décadence irrémédiable est reconnue, non seulement par les sept fois septante sages de la Grèce moderne, comme dit mb en ricanant, mais par tous les observateurs impartiaux et non prévenus; mais ils n'ont pas l'autorité qui active les masses, qui seule permet à ces éléments de se concentrer, ils n'ont pas la liberté de s'entendre, ni le droit, ni le pouvoir de prélever des impôts, ou d'organiser et d'exercer des armées. On ne leur envoie pas d'armes, on ne leur accorde pas des emprunts; on ne soutient pas opiniâtrement leur intégrité, par respect pour le statu-quo, et par crainte de l'inconnu. Plus d'un peuple nombreux a porté comme eux les fers d'une minorité despotique, forte par sa position, quoique débile de sa nature; mais la mesure de sa patience une fois comblée, et les cir-

constances s'étant présentées propices, ce peuple s'est levé tout d'un bond, et a reconquis sa liberté et sa prépondérance. Mais quand donc ces Grecs si nombreux se lèveront-ils, eux aussi, pour faire éclater leur grandeur qui dort, pour reconquérir leur liberté et leur prépondérance? mb est bien curieux. Nous le saurions, qu'à vrai dire ce n'est pas à lui que nous le dirions. Du reste nous pourrions peut-être revenir très-prochainement sur ce sujet, si cela peut lui être particulièrement agréable.

Mais que feraient-ils à Constantinople, même s'ils réussissaient à entonner leurs chants de victoire là où les cloches des minarets (qui par parenthèse n'ont pas des cloches) appellent les croyants à l'adoration du prophète? Comment ce peuple dont le cou a pris le pli de l'esclavage, maintiendrait-il sa puissance et sa grandeur là où règnent aujourd'hui les descendants d'Osman et de Bajazet, lorsque toute son histoire prouve qu'il n'a nulle vocation pour exercer l'autorité en grand?

mb est tranchant dans ses sentences historiques. D'immenses périodes de la vie des peuples sont pour lui comme non avenues. Nous ne voulons pas parler de l'antiquité hellénique, où cependant, à côté du développement individuel des cités, on aperçoit tout à l'opposé de son axiome, une tendance constante vers l'unité et la centralisation. Elle éclate déjà dans les expéditions communes qu'enveloppe la fable, dans les institutions amphictyoniques, dans les hégémonies, qui ont rendu tour à tour souveraines plusieurs villes de la Grèce, dans l'omnipotence de la première dynastie macédonienne, et enfin dans les ligués qui ont marqué les derniers jours de l'indépendance hellénique. Mais passons sur ces temps où les villes,



s'enivrant à longs traits à la coupe de la liberté, ne voulaient pas se laisser entièrement absorber par l'unité nationale. Que fait mb de l'empire Byzantin? peut-être le considère-t-il comme une continuation de l'empire romain. Sorti du sein de Rome il a renié sa mère. Sa langue était grecque, ses institutions lui étaient propres; ses empereurs étaient pour la plupart des Grecs, au moins jamais des Romains, y compris la première dynastie; mb trouve-t-il que les Grecs n'y ont pas manifesté la vocation d'exercer l'autorité en grand? Ils ont cependant étendu leur domination de l'Istre à l'Euphrate; ils ont propagé la religion du Christ et la langue de Platon jusqu'aux derniers confins du monde connu de leurs jours, ils ont opposé au torrent des barbares du nord et du midi une digue qui a résisté pendant plus de onze siècles. Donnez au nouvel empire la moitié, le quart même de cette durée; l'Europe, pour son repos, n'en demanderait pas davantage; et si les Grecs ont subi un esclavage de quatre siècles, leur noble lutte d'émancipation, leurs progrès mêmes sous la férule de la tyrannie, ont assez prouvé que l'infortune n'a pas détruit chez eux les ressorts par lesquels les peuples s'élancent et se réhabilitent.

Quoique mb se fâche tout rouge contre le *Spectateur* qui a osé dire que la question d'orient a été mal posée en Europe, nous n'en persistons pas moins à croire qu'au lieu de poser l'alternative entre une conquête étrangère d'un côté, que tout le monde repousse, ceux les premiers à qui on en attribue l'ambition, et la prétention de l'autre de faire revivre, sous la lumière de la civilisation chrétienne, un peuple qui en nie la foi, de confier la garde du point le plus important pour la balance européenne, à une nation fatalement vouée à la dé-

organisation, et campée dans un pays ennemi et sur un sol tremblant, on devrait chercher si, dans ce pays même, il n'y a pas un autre élément qui ait fait ses preuves de vitalité, dont la nature offre une garantie d'impartialité entre les deux éléments qui divisent l'Europe, et dont le passé, un passé de trois mille ans, réponde pour l'avenir. On finira par là, nous en sommes fermement convaincus. Les idées vraies en elles-mêmes peuvent attendre l'avenir avec confiance. Leur triomphe peut-être différé, mais il est certain. Les événements mêmes se pressent; et mb ferait peut-être bien de ne pas perdre de temps s'il veut se donner le plaisir d'écrire encore quelques articles avant que le rideau ne se lève sur ce qu'il appelle la tragédie des démagogues grecs. A.

---

### Quinzaine politique du Spectateur.

Au commencement de la quinzaine un rayon de paix a caressé les espérances de l'Europe, et calmé pour un instant les terreurs des bourses. L'impatiente anxiété avec laquelle on attendait de connaître la manière dont l'Empereur de Russie accueillerait la déclaration de guerre de la part des Turcs, a été satisfaite par la circulaire que le comte Nesselrode a adressé le 7 (19) octobre à tous les chefs des légations russes. A sa lecture la plupart des journaux ont entonné l'hymne de paix. En dépit de la nouvelle provocation qui venait de lui être adressée, dit le premier ministre russe, l'Empereur persévérerait dans ses dispositions pacifiques et dans ses premières résolutions,

ne retenant les Principautés que comme un gage destiné à lui assurer la satisfaction qu'il réclamait, se bornant à une situation expectante qui n'arrêtait nullement les négociations, et étant prêt à prendre en considération toute ouverture qui lui serait faite. Il dépendait donc des Turcs de ne pas le forcer à faire une guerre offensive, et des autres puissances de ne point élargir les limites dans lesquelles il voulait circonscrire cette guerre.

Mais ce ne fut là qu'une lueur passagère, une espérance bientôt déçue. Les Turcs commencèrent les hostilités, et à cette nouvelle provocation armée, répondit, treize jours après la circulaire, le manifeste bien autrement menaçant, de l'Empereur, qui déclare qu'il ne lui reste qu'à recourir aux armes, pour contraindre les Turcs à respecter les traités, et pour en obtenir la réparation des offenses qu'ils avaient faites à la Russie.

Ce manifeste a soulevé le courroux de bien des gens. On devait s'y attendre. Mais ce qui a lieu d'étonner, c'est que, contrairement à toutes les habitudes reçues de la presse officielle, l'organe avoué d'un grand gouvernement, le *Moniteur de France*, en ait fait l'objet d'une critique sévère. Ce n'est pas notre affaire d'apprécier la portée et la signification de cette attitude du journal officiel de Paris, encore moins d'en discuter les argumens. Il en est un cependant, qui est tout personnel pour les Grecs, et que nous ne saurions passer sous silence, sans manquer à l'engagement que nous avons pris d'éclairer l'opinion sur l'état réel des populations chrétiennes de l'orient, et de rectifier les erreurs qui régnaient sur leur position. Si le trait partait d'un de ces journaux que le Prophète inspire en même temps qu'il les paie, ou de ceux qui par légèreté

et par ignorance du véritable état des choses, ne voient pas plus loin que les apparences, nous ne nous départirions pas de la résolution que nous avons prise de n'y point répondre; mais nous ne pouvons voir sans peine qu'un journal du poids et de l'autorité du *Moniteur*, croie pouvoir s'appuyer sur une supplique présentée au Sultan par le Patriarche et par la communauté des Grecs, pour soutenir sérieusement que les Turcs leur avaient accordé toute la protection qu'ils avaient promise par le traité de Coutzoak-Kainargik, et que les Grecs y répondaient par la plus profonde reconnaissance. Le traité de Kainardgik! et ne fut-il pas transgressé aussitôt que conclu? et depuis, soit impuissance, soit mauvais vouloir, toute la conduite de la Turquie n'a-t-elle pas été une flagrante violation de ses clauses qui concernent les Chrétiens! Nous voulons plutôt citer à ce sujet l'avis de l'homme qui a mieux que tout autre connu la Turquie, et dont nous avons analysé dans ce numéro même l'ouvrage remarquable :

« L'article XVII de S. W. Eton, du traité de Kainargik, qui a été signé le 10 (21) Juillet 1774, porte : « Que l'empire de Russie restitue à la sublime Porte toutes les îles de l'Archipel qui sont sous sa dépendance ; et la sublime Porte promet de son côté ;

« 1°. D'observer religieusement, envers les habitans de ces îles, les conditions stipulées dans le premier article, concernant une amnistie générale, et l'éternel oubli de tous délits quelconques, commis ou présumés au préjudice de la sublime Porte.

« 2°. Que ni la religion chrétienne, ni ses églises, ne seront exposées à aucune espèce d'oppression, et qu'il ne sera point mis d'obstacle à la construction ou répa-

» ration des dites églises ; et que ceux qui y officient, ne  
 » seront ni opprimés ni insultés.

» 3<sup>o</sup> Qu'il ne sera exigé de ces îles aucune portion des  
 » taxes annuelles auxquelles elles sont soumises ; savoir,  
 » depuis le temps qu'elles ont été sous la dépendance de  
 » l'empire de Russie ; et ensuite en dédommagement des  
 » pertes considérables qu'elles ont essuyées dans la guerre,  
 » pendant l'espace de deux années, à dater de l'époque  
 » de leur restitution à la sublime Porte.

» 4<sup>o</sup> Que les familles qui voudront quitter leur pays  
 » pour aller s'établir ailleurs, pourront disposer librement  
 » de leurs biens, et afin de leur laisser le temps de met-  
 » tre ordre à leurs affaires, il leur sera alloué un délai  
 » d'un an pour leur émigration, à compter du jour de l'é-  
 » change du présent traité. »

» Malgré un engagement si solennel, à peine les Russes eurent-ils évacués leurs conquêtes, que les Turcs fondirent sur les habitans qui se reposaient sur la foi des traités, et en massacrèrent un nombre incroyable, surtout dans la Morée, où ils se livrèrent aux plus horribles excès de la vengeance. Des districts entiers furent totalement dépeuplés ; et ce beau pays est maintenant presque un désert. Les Grecs reprochent aux Russes de les avoir abandonnés ; et les Russes répondent qu'ils croyaient pouvoir compter sur l'exécution d'un traité solennel. Ils auraient dû savoir que le Fetfa du Mufti, a souvent déclaré qu'on ne devait point garder de foi aux Chrétiens. L'histoire leur offrait mille exemples de cette violation ; je ne sais pas même si elle n'a pas eu lieu toutes les fois que leur intérêt s'y est trouvé conforme ; et cependant, on trouve des écrivains qui ne rougissent pas de vanter la fidélité

scrupuleuse des Turcs dans l'exécution des traités. Ils auraient dû au moins ajouter . . . . *quand c'était leur intérêt de le faire ; et ils auraient dit la vérité.* »

Voilà de quelle manière les Turcs ont entendu et exécuté la première des stipulations du traité de Kainargik, et voilà quelle est l'opinion qu'ils pouvaient donner de leur fidélité à la foi jurée. Ont-ils été plus scrupuleux à l'égard de tous les autres ? Ils avaient pris l'engagement de mettre le clergé grec à l'abri de l'oppression et de l'insulte, et en 1821 l'Europe a vu avec épouvante le chef suprême et tous les hauts dignitaires de l'église de l'Orient expirant sur le gibet infamant, et leurs corps livrés aux insultes d'une populace fanatique et féroce, et jetés en pâture aux chiens qui peuplent les rues infectes de Constantinople. Il est vrai qu'ils étaient de la race des hommes, qui dans la Morée combattaient pour leur liberté ; peut-être sympathisaient-ils avec eux ; ils étaient suspects au gouvernement. Et que disait donc Robespierre, que disait Marat, lorsqu'ils souillaient la France du plus noble sang de ses fils ? Quelle est l'atroce loi dont s'arme la tyrannie pour se livrer à ses plus sanglantes orgies ? n'est-ce pas la loi des suspects ? Et c'est elle qu'on invoquerait pour absoudre ces assassinats odieux ! Mais sans parler même de ces actes d'atrocité, qu'on porte les regards à quelque distance de Constantinople, et des villes les plus centrales, et l'on verra que le Christianisme est partout en butte à l'oppression et à l'insulte, ou que, si les Turcs le tolèrent et le respectent, lorsqu'ils le savent puissamment protégé, ils lui font payer cher leur tolérance, partout et toujours, lorsqu'ils peuvent le faire sans danger. Nous disions l'autre jour quelle est la triste condition des catholiques dans la

Bosnie ; celle des autres chrétiens ne l'est pas moins. D'humbles masures, cachées dans l'ombre et loin des mosquées, qui se croiraient profanées de leur proximité, remplacent aujourd'hui ces fières basiliques, dignes du culte auquel elles servaient d'asile. Où le Muezzim proclame du haut du minaret la gloire de Prophète, le Chrétien ose à peine chuchoter le nom du vrai Dieu ; il doit se cacher pour prier ; les cloches sont muettes, la pompe religieuse est un crime. Pire que tout cela, la permission de bâtir des églises, de réparer même celles qui tombent en ruines, lui est souvent refusée et elle n'est quelque fois achetée qu'au prix des plus grands efforts et de sommes très-considérables.

Mais le Patriarche de Constantinople n'a-t-il pas adressé une pétition au Sultan, pour exprimer la dévouement entier et la reconnaissance profonde des chrétiens à sa Hautesse ? Si le Moniteur en est encore à apprendre ce que valent ces adresses au pouvoir, surtout à un pouvoir despotique, nous lui dirons qu'en 1821 le Patriarche Grégoire, pour prévenir le massacre projeté de ses corréligionnaires, signait avec les membres de son Synode une adresse peu différente de celle à laquelle le Moniteur fait allusion. Nous ne savons pas ce qu'on aura pensé alors en Europe de la béatitude des Grecs sous l'égide paternelle des Osmanlis, de la protection dont jouissait l'église, et du dévouement et de la fidélité du clergé ; mais cette pétition n'empêcha pas qu'à quelques jours de là le Patriarche et les membres du Synode, n'expirassent de la mort des martyrs. Les Turcs savaient mieux à quoi s'en tenir sur les sentiments qu'ils inspiraient à leurs sujets.

Une autre perspective de paix était encore ouverte par

l'arrivée à Constantinople du général Baragay d'Hilliers, dont la mission paraît avoir été combinée sur l'adage bien connu, *si vis pacem*. . . Mais là aussi tous les efforts pacificateurs ont pour le moment échoué. Le général a représenté au Sultan que l'Europe a besoin de paix, et que son Empereur est résolu à la maintenir, selon l'engagement qu'il avait pris en montant sur le trône. Le Sultan a répondu qu'il est animé absolument des mêmes sentiments, qu'il ne demande pas mieux que le paix, mais à des conditions qu'il ne compromettrait ni l'intégrité ni l'indépendance de son Empire. Or ces mots qui, il y a deux mois voulaient dire, qu'il ne signerait le projet de Vienne qu'avec les modifications qu'il y a proposées, signifient aujourd'hui qu'il n'accepte aucun arrangement fondé sur des relations antécédentes, et qu'il exige une revision complète de tous ses traités avec la Russie, et une renonciation entière de tous les avantages que celle-ci a, ou prétend avoir jamais obtenus. On avouera que sur ce terrain la paix n'a pas beaucoup de chances.

Mais que parlons-nous de paix lorsque chaque jour nous apporte sa nouvelle de combats. Tandis qu'ailleurs on s'ingénie vainement à détacher le nœud gordien, on est en train de le rompre sur les bords du Danube. C'est surtout là que se dirigent pour le moment tous les regards. Ils s'y dirigent, mais non pour voir plus clair. On eût dû croire que la voix du canon est assez forte pour ne pas prêter à l'équivoque, et cependant il n'est pas plus facile de discerner la vérité parmi tous les rapports contradictoires qui nous pleuvent sur les engagements qui ont eu lieu, sur les forces qui y ont pris part, sur les avantages obtenus ou les échecs éprouvés, qu'il ne l'était

tantôt de se reconnaître parmi la multitude de projets d'accommodement qui se croisaient en tous sens. Selon la version répétée par la plupart des journaux de l'Europe, par celui de Constantinople avant tous les autres, les Turcs, ayant passé le Danube, auraient battu les Russes à Oltenitza, à Calafat, à Guiurguiovo, partout en un mot où ils les auraient rencontrés, et ils auraient poussé jusqu'à Bucharest, où quelques uns même leur font mettre le feu. Mais de fortes pluies étant survenues, ils auraient préféré mettre un terme à leur promenade militaire, et repasser le Danube, ce qui doit nous porter à croire qu'ils avaient oublié leurs parapluies au quartier général, quoique les journaux aient omis de mentionner ce détail. D'autres correspondances au contraire, qui nous arrivent de Trieste, de Constantinople et même de Silistrie, prétendent que si les Turcs n'ont pas reconquis les provinces, c'est qu'ils ne l'ont pas pu; s'ils les ont de nouveau abandonnées à l'ennemi, c'est qu'ils en ont été chassés, et l'on raconte avec de minutieux détails un récent combat qui aurait eu lieu à Olténitza, et où l'armée de Soliman Pacha aurait été précipitée dans le fleuve, et littéralement détruite.

Nous ne sommes pas mieux instruits que d'autres sur ce qui s'est passé; mais sans prétendre à un grand don de divination, nous affirmons avec assurance, que si l'armée turque n'a pas été détruite, elle ne tardera pas à l'être; que si elle a en effet obtenu quelques avantages d'avant-garde, lorsque les généraux russes n'avaient pas encore reçu leurs instructions pour engager la guerre par des opérations sérieuses, ces succès mêmes, augmentant l'aveugle présomption de la Turquie, ne feront que précipiter la

ruine. Nous savons qu'en tirant cet horoscope, nous serons taxés de préventions injustes par beaucoup de gens qui admirent l'énergie déployée par les Turcs, et qui voient en eux un grand fond de vitalité et de force. Nous serions tout prêts à passer condamnation, si l'on voulait nous désigner ces symptômes si consolants pour les amis de l'Islam.

Les Turcs, a-t-on dit, ont montré le plus grand caractère, en résistant aux exigences du prince Mentchicoff. Les Turcs n'ont résisté aux exigences de personne. Ils ont cédé au comte de Linange, ils se sont soumis à M. de Lavalette, ils ont fait ce que voulait le prince Mentchicoff, ce n'est pas nous qui le disons; nous n'avons même pas besoin d'en appeler aux souvenirs de tout le monde; c'est exprimé assez clairement dans une brochure, (*La question des Lieux saints par quelqu'un qui la sait*), que tout le monde sait avoir été dictée par le ministre turc lui-même, qui avait été l'organe de toute cette négociation. C'est seulement lorsqu'ils se virent pris entre leurs deux engagements contraires comme dans un étau, qu'ils comprirent qu'ils ne pouvaient satisfaire à l'un sans se heurter à l'autre, et que mis en demeure de choisir entre deux directions opposées, ils ont dû prendre un parti. Les conseils, les exhortations, les promesses ne leur ont pas manqué en cette occurrence, il en pleuvait de tous les points de l'horizon. Cent journaux leur recommandaient la résistance; cent autres les choyaient et les exaltaient, les assuraient des sympathies de l'Europe, et les engageaient à l'héroïsme. On perdrait la tête à moins: ils ont dû s'exécuter, et, bon gré malgré, faire de l'héroïsme.

Cependant lorsqu'ils eurent appris à leur dépens que,

« Ne t'attends qu'à toi seul, est un commun proverbe, » se sont-ils découragés, et n'ont-ils pas persévéré dans leurs dispositions belliqueuses avec une égale ardeur ? Mais d'abord ils n'en ont rien appris. Jusqu'au jour qu'il est, ils n'ont cessé de croire que l'Europe est toute éprise de leur cause, et que les flottes alliées n'attendent aux Dardanelles, et ne sont entrées dans le Bosphore, que pour mettre le feu à la mine qui doit bouleverser à leur profit tous le monde civilisé. Ensuite le spectre du fanatisme barbare, doublé de l'orgueil ignorant, est bientôt évoqué, mais on ne le conjure pas aussi aisément. Le sultan voit à ses portes un ennemi bien plus à craindre encore que les Russes; c'est cette féroce soldatesque qu'il a rassemblée de toutes les extrémités de son empire, et qu'il ne dépend plus de lui de congédier. Il compte même peut être sur ces hordes, parcequ'il ne sait pas apprécier leur infériorité.

Cependant, que la Turquie fasse marcher deux, peut-être même trois cents mille hommes en Europe et en Asie, n'est ce pas là une preuve de vigueur, et une garantie qu'elle est en état de défendre elle-même son intégrité et son indépendance ? Nous soutenons, sans hésiter, le contraire. Il n'y a pas d'état, aussi faible, aussi dégradé, aussi désorganisé qu'il soit, où les ordres despotiques, soutenus par l'espoir du butin, par l'exaltation fanatique, et par l'instinct qu'on en est à une crise où il y va de la souveraineté, peut-être de l'existence nationale, ne puisse armer le peuple, surtout un peuple étranger aux travaux de la paix et de la civilisation. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que nous savons que le nombre ne fait pas la force. La Perse possédait autrefois une armée trois fois aussi nombreuse

que celle que la Turquie a pu lever dans ce péril extrême; mais Athènes faisait la loi à la Perse. Le tout est de voir quel est l'usage que la Turquie est en état de faire de ces hommes ramassés, enrôlés, équipés à la hâte. La plus part d'entre eux n'ont jamais senti l'odeur de la poudre; excepté l'exercice de parade que leurs troupes régulières imitent des soldats de l'Europe, et une certaine habileté de tir de leurs artilleurs de métier, ils n'ont aucune des notions, aucune des vertus qui constituent les guerriers. Dans leurs rangs on trouverait peut-être quelques hommes d'une bravoure sauvage; mais surtout on n'y trouverait pas d'officiers, et si quelque scrupule religieux s'emparait tout d'un coup de l'esprit des chrétiens Prim, Clapka et de leurs semblables, ou de ceux qui ont renié la foi du Christ, et leur faisait un reproche de soutenir le croissant contre la croix de leur sauveur, l'armée turque resterait sans chefs capables de la conduire. C'est qu'à proprement parler la Turquie n'a pas d'armée, car un pays ne peut pas avoir une armée sans avoir de finances, et les Turcs n'auront jamais des finances, car ils sont incapables de produire. La classe productive chez eux est leur ennemie la plus irréconciliable. Qu'on attende donc de voir quelle sera la contenance de ces trois cents mille hommes vis-à-vis de l'ennemi, si au premier engagement sérieux, ils ne seront pas battus, si au premier échec ils ne se seront pas débandés, et on aura tout le temps de féliciter alors la Turquie de sa force vitale. Mais en attendant qu'elle vive, il est certain qu'elle meurt de faim; elle a avancé à ses troupes, pour les faire bouger, deux mois de solde, mais c'est en pressurant les chrétiens, en les forçant de payer d'avance les impôts des trois années prochaines, et en outre une foule d'autres con-

tributions extraordinaires. Elle a ainsi dépouillé, épuisé, poussé au désespoir les populations qui contiennent leurs soupirs, et trouvent la force de se résigner, dans l'espoir que ce n'est pas pour long-temps; elle a mangé son avenir en vert, et cependant, à moins qu'elle ne réussisse à escompter la confiance que quelques uns affectent d'avoir en ses destinées, et à contracter l'emprunt que Namik Pacha est allé postuler, elle n'aura pas de quoi passer son hiver.

Si à tous ces symptômes de décadence on ajoute les sentiments hostiles que malgré des pétitions sans valeur, nourrissent contre la Turquie ses sujets chrétiens, leur amour ardent de la liberté, leurs espérances qui ne les ont jamais abandonnés, et qui sont aujourd'hui plus ranimées que jamais, on hésitera peut-être avant de jurer par la puissance et par l'avenir de l'empire de Mahomet. S'il se trouve en Europe des hommes qui voient de loin tout couleur de rose, et qui déclarent la Turquie hors de danger, ceux qui la connaissent à fond, et qui sondent ses plaies, ont en général beaucoup moins d'espérances. Comme les médecins courbés sur le chevet d'un moribond condamné, essaient par des remèdes héroïques de lui conserver pendant quelques instans son souffle expirant, de même tous ceux qui s'intéressent à la conservation de la Turquie, proposent des mesures plus impraticables les unes que les autres pour prolonger sa caduque existence. On a vu un publiciste (*M. Worms*), qui voulait que les Turcs écrasassent les Chrétiens, et mettait leur salut à ce seul prix. Un autre (*La question d'Orient par un Oriental*) croit la Turquie perdue sans retour, si elle n'admet les Chrétiens au partage de tous les droits civils et politiques, si elle ne confond les Grecs et les Turcs en un seul peuple, uni

d'intérêts quoique séparé de religion. Voici d'un autre côté ce que propose un troisième dans une brochure publiée dans ces derniers jours à Athènes, mais écrite à Constantinople, et ayant pour titre: *Une réforme praticable en Turquie*. Son expédient, pour sauver la Turquie, consiste non à unir, mais à séparer les deux peuples. Comprenant parfaitement que les chrétiens, une fois introduits au sein du gouvernement, en seraient bientôt les maîtres, que tout essai de fusion des deux peuples aboutirait enfin à la ruine des Turcs, en passant par une crise prolongée et pleine de dangers pour l'Europe, il veut que ces peuples restent distincts. Mais sachant en même temps que les chrétiens de la Turquie ont trop grandi déjà pour se laisser impunément opprimer, il veut leur octroyer des droits civils, mais leur refuser les droits politiques. Et comme il n'ignore point que tout droit et toute franchise accordés par les Turcs, ne le seraient que de nom, il propose, comme unique garantie possible et praticable, que les chrétiens aient leur administration séparée, c'est à dire que leur système municipal, qui avait de tout temps conservé quelques débris de l'indépendance nationale, prenne un grand développement, et devienne tout un gouvernement, un état dans l'état, et qu'Abdul Medjid Han, régnant pour ainsi dire à part sur le peuple des conquérants, qui aurait les places, l'armée, les finances, et sur le peuple conquis, qui s'occuperait du commerce et de l'industrie, soit *le Sultan des Turcs, et le Roi des Grecs*.

Ce qui nous paraît impraticable dans cette réforme réputée *praticable*, c'est sa prétention de changer le cœur de l'homme, d'obtenir d'un peuple ardent et actif de renoncer à l'ambition, de démentir son passé et ses aspirations,

et d'accepter à tout jamais la condition dégradante d'esclaves engraisés par leurs maîtres, lorsqu'il sent ses talents, son génie, sa civilisation le pousser vers des destinées glorieuses.

On nous dit que ces rêves de gloire et d'indépendance contraient la politique de l'Europe occidentale. On se trompe ! Un jour viendra où l'Europe lui saura gré de son ambition, où elle y trouvera la seule issue aux difficultés de la question éternelle, et c'est alors que l'Europe sera obligée, comme M. S<sup>t</sup> Marc Girardin le disait l'autre jour (1), de rendre l'arrêt qui fait aujourd'hui encore son tourment et son embarras

A.

## Chronique.

(V. la Livraison VI.)

— Des lettres de Cappadoce annoncent que toute cette province, ainsi que la Lycaonie, est sillonnée par des hordes de Curdes, d'Ausares et d'autres nomades, qui se livrent à la rapine et au brigandage. Toute communication entre les lieux habités a cessé. Les villageois quittent leurs demeures pour se retirer dans les lieux les moins exposés à leurs incursions.

— Plusieurs meurtres ont été commis à Moursali, village d'Aidin.

— Près de Pruse, des soldats envoyés à la poursuite des brigands, ont tué par erreur (!) trois pères de famille

(1) Journal des Débats, 18 Nov. — La Chersonese de Thrace — Byzance.

qu'ils ont pris pour ceux qu'ils cherchaient. Les soldats se livrent dans cette province, qui est cependant aux portes de Constantinople, aux plus grands désordres.

— Une bande de soldats Zeïbees a assailli des paysans chrétiens près de Sardes. Les premiers ont été repoussés avec perte. Un d'eux a été tué, trois ont été blessés, et les autres ont regagné la montagne.

— A Attalia, les Turcs, sous prétexte de la cherté des blés, se sont portés contre les chrétiens à toute sorte de sévices et de violences. Le consul d'Angleterre qui a voulu intervenir, a été maltraité, et indignement battu. Les Turcs des alentours menaçaient de fondre sur la ville et de la livrer au pillage. On dit que l'Amiral Dundas y a expédié une frégate pour obtenir satisfaction.

— Le 10 Octobre à Lithry, près de Chesmé, trois Turcs, comme simple passe-temps, ont tiré sur deux pêcheurs grecs qui s'étaient approchés de la côte. Ils ont tué l'un, et blessé l'autre.

Cependant il y a des cas où la police et les tribunaux turcs ne manquent pas de sévérité. A Smyrne, un Turc qui s'était enivré en dépit de la loi du prophète, a proféré quelques blasphèmes contre le Sultan et contre Mahomet. La police correctionnelle l'a condamné à mort.

— On écrit de Beyrouth qu'au village Koufourjoseph deux Turcs ont forcé une jeune chrétienne d'embrasser l'islamisme, et d'épouser l'un d'eux.

— Un chrétien se dirigeait vers Nazareth avec sa jeune femme, il est assailli par deux Turcs qui, après l'avoir gravement blessé, enlèvent sa femme. Cependant le malheureux n'était pas mort, relevé par des voyageurs et transporté dans la ville, il se rétablit. Il porta aus,



sitôt plainte contre les assassins, qui ne se donnaient même pas la peine de se cacher. Mais ceux-ci ayant déclaré qu'ils avaient forcé la femme grecque d'adopter leur religion, le conseil administratif admit cette justification, et débouta le mari de sa plainte. L'évêque s'en plaignit au pacha, mais on ne fit aucune attention à sa plainte.

— Dans la nuit du 7 Octobre un Turc nommé Abdul Carabella, soldat de la garde du fils du gouverneur d'Arta, lequel gouvernait en l'absence de son père, frappa violemment à la porte d'un Grec, Basile Dalia, avec des intentions funestes contre le fils de celui-ci, garçon âgé de 15 ans. Un voisin, Anastase Constantin, sujet hellénique, accourut au secours de l'homme menacé ; mais le Turc tira sur lui, et l'ayant manqué, mit le sabre à la main. Le Grec réussit heureusement à lui échapper. Le lendemain plainte fut portée au gouverneur qui mit le féroce soldat en prison. Mais deux jours après, Abdul se promenait tout armé dans le marché; il rencontra le grec Anastase et voulut le tuer, mais il le manqua de nouveau. Le consul d'Angleterre et le consul de Grèce firent des représentations au Caïmacam qui leur dit, que ce soldat étant un rédiff, il ne pouvait rien contre lui, et ajouta, en s'adressant au consul de Grèce, que son protégé ne devait pas se mêler d'une affaire qui ne le concernait pas.